



**Le mas des collines blanches**  
Guy MASAVI

**Publication:** 2009

**Catégorie(s):** Fiction, Érotique, Littérature sentimentale

**Tag(s):** nouvelle érotique neige garrigue

## préambule

18H, le vide dans la salle d'attente, Manuel s'apprêtait à ranger le cabinet

— Il ne viendra plus personne, se dit-il. Tant mieux, ou tant pis, il ne savait plus, sa tête était brouillée. Heureusement la journée avait été calme. Des nuages bas et blancs avec le froid humide annonçaient quelques choses qu'il redoutait et qu'il aimait à la fois .

La sonnette tinta.

— Merde! le patient de moins cinq . Pensa-t-il

Celui qui ne veut pas s'épancher, qui veut aller droit au but. Celui qui cache au fond de lui-même une douleur qu'il ne veut pas extérioriser. Il sait qu'à cette heure-là le médecin est sans doute pressé. Manuel était plus que pressé, il était blessé, anéanti par la vie.

Ce fut Éliane, une jolie femme qu'il ne voyait que rarement, pour quelques examens préventifs ou pour ses enfants . Aujourd'hui elle avait le nez et les yeux rouges, un sourire crispé à l'entrée, ce n'était pas d'elle. De coutume, elle respirait la joie de vivre.

— Bonsoir docteur! Je vous dérange tard ce soir. Manuel fit un signe de tête en signe de négation. Il observait Éliane.

Elle était figée, gênée, n'affrontait pas son regard.

— Je crois que j'ai un bon rhume! Murmura-t-elle en sortant un mouchoir en papier bien fatigué.

Elle n'avait pas habitué Manuel ,depuis cinq ans qu'il la suivait, elle et ses enfants, à venir consulter pour un rhume. Il n'était pas habitué à la voir en jean, basket, un rien négligée, elle, plutôt robe ou jupe et talons aiguilles.

— Il semblerait en effet! Il s'interrompit et attendit.

Un silence laissa les yeux d' Éliane s'embrumer.

Manuel sortit un mouchoir en papier d'une boîte sur le bureau et lui tendit.

Elle soupira longuement.

— Je suis très fatiguée en ce moment.

Manuel remonta ses lunettes , l'observa calmement.

— oui?

Éliane fut désarçonnée par ce oui interrogatif et le nouveau silence qui suivit. Un flot de larmes se déversa bientôt dans le mouchoir propre de Manuel.

— j'en peux plus! Je ne voulais pas pleurer, je ne voulais pas! Ses mots s'étouffèrent dans un sanglot .

Puis une déferlante de phrases tomba comme une cascade. Il ne m'aime plus, il est parti, je n'ai rien vu venir, il est tombé amoureux d'une autre, il ne peut pas m'expliquer, il ne dit rien, on ne se disputait jamais, je ne comprends pas...

Manuel enleva ses lunettes pour laisser voir ses yeux et la compassion qu'ils exprimaient.

— j'imagine que ce ne doit pas être facile à assumer avec les enfants

Ah! cet imagine! Il imaginait bien Manuel! Il ne pouvait pas mieux imaginer!

Le sanglot qui commençait à s'apaiser se réactiva après cet imagine, après cette nouvelle interrogation.

— C'est le plus dur Docteur! Le plus dur! On s'est disputé devant eux! J'en peux plus, j'en peux plus. J'aimerais en finir...

Éliane regarda Manuel, presque terrorisée par ses propres mots.

— Il faudrait que vous m'arrêtiez quelques jours, Docteur!

Le médecin remit ses lunettes. Il laissa, un instant, le silence régner à nouveau.

— Oui ça me paraît légitime.

Éliane sembla soulagée. Peut-être pensait-elle, à cet instant, que la consultation allait s'arrêter là.

Manuel reposa ses lunettes sur la table. Puis son regard plongea dans celui d'Éliane.

— Vous me disiez? en finir?...

La consultation était loin d'en finir. Dehors, quelques paillettes blanches et glaciales Vire volaient à la lueur d'un lampadaire . La nuit était loin d'en finir.

## Nuit d'insomnie

C'est un bien étrange ballet que celui de la neige qui danse sous les bourrasques en papillonnant dans la lueur des lampes.

Ce peut être un soir, quand un ciel blanc et bas écrase le crépuscule.

L'haleine fume, les pieds se recroquevillent dans les chaussures, et les mains fouillent le fond de la veste à la recherche d'un coin au chaud.

Il était 20 H. Le Docteur Manuel Simon sortait de sa voiture, il retrouvait sa belle bastide provençale aux volets verts.

Quand il ferma la porte, il crut entendre le cri de Nicolas, puis celui de Laura. C'était ainsi tous les soirs à l'entrée de leur papa, ils courraient dans l'escalier très raide et lui, retenait son souffle un instant, dans la peur de la chute de l'un de ses deux petits numéros d'amour.

Il avait peur de plein d'autres choses pour eux : la maladie, bien sur, mais aussi de la rue, de la cour de l'école, des chiens féroces, des fenêtres, des balcons et des prédateurs en tout genre. Bref de tout, sauf de l'avenir, parce qu'il était inscrit qu'il regarderait grandir ses enfants, qu'il vieillirait dans le bonheur auprès de Myriam son épouse.

C'est précisément l'avenir qu'il vivait ce soir. Il était seul, la grande bâtisse était vide, il n'y avait pas un bruit sauf le battement du volet d'une pièce lointaine. Le vide l'envahissait comme tous les soirs depuis trois mois que Myriam était partie. Une longue nuit ferait suite à cette longue journée. A cette ultime consultation d'Eliane qui lui prit plus d'une heure. La nuit serait sans Lexomil parce qu'il n'en avait plus, les cordonniers sont les plus mal chaussés ! Il avait bêtement oublié la boîte sur le comptoir de la pharmacie en discutant avec un patient qui passait par là.

Les médecins sont les plus distraits des hommes ! Comme si leur attention n'était captée que par le corps des malades, l'instant d'intense concentration où ils posent leur stéthoscope sur la poitrine de leur patient. Ils se relèvent alors de cette plongée dans l'intérieur assailli par d'autres interrogations qui leur mobilisent l'esprit longtemps après.

Le quotidien, les soucis et les bobos des proches paraissent dérisoires ou bien au contraire démesurément inquiétants, par projection du pire. Le remède à cette pression constante c'est le repli et l'absence. C'est peut-être ce qui précipita de départ de Myriam.

Il restait du 51 et des cigarettes, « France Info » chahutait la planète et couvrait le silence assourdissant du présent. Le souper serait court, Manuel était lassé de s'entendre mâcher son pain, de s'entendre déglutir, de son mutisme forcé .

Il se laissait bercer dans la nostalgie d'un passé rempli du cours monotone du bonheur : les vacances en Corse, la naissance de Nicolas, celle de Laura, un instant de félicité indestructible.

Il se remémorait aussi les moments d'intenses excitations, d'intense amour et de complicité entre Myriam et lui. Ces instants étaient loin, très loin. Manuel avait laissé son épouse les oublier.

Au fur et à mesure que tout ce passé se mettait en place, un fougueux état amoureux l'envahissait, il retrouvait les sensations du début, ces moments fusionnels où rien ne pouvait les séparer. L'absence devenait alors insupportable, d'autant plus insupportable qu'il savait que Myriam vivait toutes ces passions avec un autre que lui, à présent.

## Myriam

Le claquement encore plus fougueux d'un volet, sortit Manuel de sa rêverie . Un coup d'œil par la fenêtre lui révéla, dans le faisceau de la lampe extérieure, qu'un fin duvet blanc saisissait peu à peu tout les reliefs. Une myriade de paillettes brillantes balançait au gré du vent et se déposait délicatement sur le sol.

Sous les bourrasques qui devenaient de plus en plus fréquentes et violentes, ce petit monde s'agitait et s'éparpillait au hasard, comme les rêveries du Docteur Simon.

Enfant, il adorait ce caprice météorologique ; il revoyait son père, tout aussi agité que lui, à la vue de la neige qui tombait ; il l'entendait encore lui conter tout un passé lointain, attaché à sa jeunesse auvergnate . Le petit Manuel était captivé par ses récits dont le froid et la glace étaient les héros. Il y avait des glissades sur les flaques verglacées, de féroces batailles de boules de neige, mais hélas, aussi, ce bobsleigh bricolé, en caisse à savon et dont le frein lâcha un matin de janvier, au bas d'une cote . Le meilleur petit copain de son père qui se brisa la jambe ce jour-là, en garda une boiterie à vie.

Le bambin, qu'il était, ensorcelé par ces histoires, s'imaginait un monde glacial fait de lacs gelés et de sapins blancs et un enfant boiteux qui regardait tristement ses compagnons jouer.

La neige, finalement, c'était la fête partagée avec un papa sérieux qui devenait soudain un gamin.

Quand il relâcha le rideau de la fenêtre, ses visions d'enfance fondirent et le présent terriblement adulte l'assaillit. La haine et la jalousie se mêlaient à son incrédulité.

Enfin qu'avait-il fait pour mériter cet abandon, il aimait ses enfants et le leur exprimait autant qu'il le pouvait. Il avait tout donné à Myriam : le confort, le luxe, c'est-à-dire tout ce dont il se foutait, son ventre et sa moustache dont il ne se foutait pas ; les régimes et le miroir n'étant pas sa tasse de thé.

Ils partageaient cependant une passion commune : la musique et la montagne, pour alimenter une complicité qui, avec l'amour pour leurs rejetons, paraissait intarissable.

Et enfin la question qui faisait mal : qu'avait-il de plus ce kiné ? Plus jeune ? Plus beau ? Plus musclé ? Quelle dérisoire comparaison, lui semblait-il, face à un si long passé commun et deux bambins si désirés.

Mais n'avait-il pas d'autres femmes à convoiter ce masseur poilu ?

— Je ressens des choses avec lui que je n'ai jamais connues avec toi, disait-elle.

Voilà qui fait plaisir de savoir qu'en 6750 nuits communes, il y eut 2000 étreintes insatisfaisantes et peut-être autant d'orgasmes carrément feints.

— On reste vraiment con ! Se pensait-il, la rage au cœur.

Mais la connerie mène à tout : bosser pour rendre heureuse une femme qui ne l'est pas, oublier que l'on s'est aimé comme des fous et se livrer au quotidien comme en pâture à la routine.

Tout cela ouvre des portes à des masseurs poilus!

Manuel avait la haine et la rage contre la mère de ses enfants, contre celle qu'il aimait depuis 15 ans, contre sa Myriam sa moitié indissociable qui devenait celle d'un autre. Sa souffrance morale était physique, son corps entier se tétanisait à l'évocation de sa vie qui se déchirait.

## Téléphone

Le téléphone interrompit soudain sa rêverie, la dure réalité du métier revenait à l'assaut à coup de sonnettes stridentes.

Qui aurait-il au bout du fil : un appel affolé, un conseil à donner, un ordre péremptoire du genre:

— docteur venez tout de suite ! C'est urgent ! Pour trouver à l'arrivée un bébé souriant, heureux d'autant de sollicitudes pour un petit 37, 8 et un nez qui coule. En vingt ans le Docteur Simon en avait entendu des appels de nuit ! :

— Excusez-moi docteur, c'était pour savoir si vous étiez de garde ce soir

Tout entendu: le préservatif qui explose, la pilule oubliée ou le sens du suppo.

Le téléphone sonne surtout quand on est aux toilettes, c'est commode, le combiné d'une main, la braguette dans l'autre, pour noter une adresse.

Heureusement ou malheureusement, il y avait des sonnettes pour annoncer d'horribles souffrances ou de terribles détresses vitales.

Manuel décrocha.

— Docteur Simon? Je vous prie de m'excuser, mais maman n'est pas bien ce soir et je suis très inquiète

Une voix de femme mûre, posée, aux tonalités suaves. Elle lui exposa des symptômes qui ne paraissaient pas très urgents. Un peu plus essoufflée que de coutume, peut-être un peu fiévreuse, mais rien de sûr, pour une mamie de 90 ans clouée au lit depuis sa fracture du fémur il y a deux ans . Manuel aurait pu s'en sortir en la rassurant avec un petit conseil et la promesse de la voir demain matin, mais ce soir il voyait venir une longue nuit, sans sommeil ; alors plutôt que de pleurer au lit...

Il avait oublié deux détails : la neige et un mas perdu dans les garrigues.

Juliette Sarrouy, ce nom lui disait quelque chose, pourtant il ne l'avait jamais vue. Mas des collines blanches cette adresse à quelque dix kilomètres de son village l'inquiétait un peu, mais un allez retour sur une

chaussée glissante pourrait lui prendre deux bonnes heures et plus peut-être. C'était déjà ça de pris sur une nuit d'insomnie .

Des gants de ski, un bonnet, l'anorak et la lourde valise à la main, le Docteur Simon ne savait plus s'il partait aux sports d'hiver ou en visite de nuit. Une certitude, ses chaussures s'enfonçaient déjà dans une pellicule gelée de deux à trois centimètres.

Ce qui le frappa d'abord c'est le silence ouaté qui l'entourait, l'autoroute voisine s'était tue, seul son pas, son souffle, et un aboiement lointain perturbaient ce calme trop rare. Les flocons avaient pris du poids et filaient presque droit, sans grâce, comme attirés par le tapis feutré .

Bientôt les précipitations blanches embrassèrent sans bruit le pare-brise en laissant un suçon transi à chaque impact, les paillettes de glace glissaient ensuite lentement vers le bas, si elles n'étaient pas repoussées rageusement par l'essuie-glace.

## Voyage blanc

En ce coin de France où l'été n'en finit plus, où la terre se craquelle et les arbres se « cramoisissent » sous l'effet des chaleurs, ce lieu entre garrigue et mer où l'on déjeune parfois torse nu en février, bref en ce pays méditerranéen qui cherche l'hiver désespérément sans vraiment le trouver, il arrive parfois, une fois l'an, que ses paysages arides, de chênes kermes et de pins parasols ploient sous vingt à trente centimètres de neige lourde .

La vie alors, se paralyse, se transit, les routes se ferment faute de matériel de « désenneigement », une hivernale torpeur envahit la contrée .

Manuel sous ce déluge blanc, retrouvait soudain une joie oubliée, presque enfantine, déraisonnable .

Il n'était pas pressé, il roulait au pas pour éviter toute glissade, sur une route qui disparaissait peu à peu sous une moquette immaculée, comblant les fossés, floquant les panneaux de signalisation et les troncs d'arbre. Le faisceau des phares balayait un mur pâle fait de millier de taches éblouissantes.

Cette angélique blancheur ne suscitait pas en lui que de pures pensées.

Son esprit s'évadait vers ses premières conquêtes d'adolescent, le premier baiser où cette langue féminine intrusive fit trembler tout son être. Il s'étonnait lui-même de ces songes jaillissant du passé. La couleur immaculée des flocons, les rondeurs du paysage enneigé, la douce chaleur de l'habitacle automobile dans ce décor de glace, avaient peut-être réveillé en lui des sens affaiblis par le chagrin.

Des frissons agréables accompagnaient ses rêveries, alors qu'une ouate cristalline et étincelante se précipitait inlassablement dans le faisceau de ses phares. Il se remémorait le premier sein caressé, la première main qui plonge dans la dentelle blanche pour conquérir une aréole tendre et suave. Les années se passant ; la même main plongeait quelquefois entre un ceinturon dégrafé et un ventre frémissant, à la recherche d'un Graal interdit qui se dérobaient ou se donnaient dans une cambrure voluptueuse. Une érection se fit sentir au bas du ventre de Manuel, histoire de le sortir de ses phantasmes et de le remettre dans la rigide réalité d'un homme seul abandonné au milieu d'une tempête de neige.

Il était temps de se concentrer sur la route, ou ce qu'il pouvait en deviner, entre les bourrasques soudaines chargées de papillons blancs et les nuages bas laiteux qui se confondaient peu à peu au tapis de sol, blafard, de plus en plus épais. Le moteur hurlait parfois pour passer une plaque

de glace ou des congères qui allongeaient leurs langues de neige sur la chaussée. Il devait être à 2 km du Mas et il lui tardait d'arriver, ne préférant pas penser à ce que serait le retour.

Une zone, plus clémente, à l'abri de quelques collines, rendit la conduite plus facile. Des frissons de plaisir l'envahissaient à nouveau, dans la chaleur confortable de son véhicule.

Le jour de ses dix-sept ans, les draps étaient blancs, comme la neige ce soir, quand il serra ce premier corps féminin entièrement nu.

Toutes les impressions suaves des flirts passés se condensèrent dans une étreinte savoureuse ou sa bouche courrait partout, sur les lieux interdits soudainement offerts ensemble.

Comme un papillon frénétique, ses mains, ses lèvres, butinaient là où le désir les attirait.

La voiture fut charmée soudain par un fossé. Manuel, à nouveau en érection, dans ses pensées voluptueuses, avait oublié simplement de braquer à temps.

Le premier contact avec le froid fut saisissant, il avait laissé ses gants sur le siège et il put constater que la neige qui atteignait en ce lieu trente centimètres, n'avait rien du drap de satin, tiède et doux d'après l'amour. La tempête à présent reprenait vigueur à coup de gifles glacées à couper le souffle. Il dut se rendre à l'évidence, la voiture ne sortirait pas seule de ce trou et il restait un bon kilomètre avant d'atteindre le mas perdu. L'humidité des flocons, le froid, les doigts gelés, n'incitaient plus à la rêverie érotique.

Un kilomètre à traîner une valise pleine de science, et de potions pour soulager des souffrances et des maladies. La progression dans la poudreuse pulvérisée et givrée fut très éprouvante. Manuel apprécia bientôt la vision lointaine, des lueurs du Mas des collines blanches.

## Le mas des collines blanches

La bâtisse de pierres était imposante : carrée, toit, peu pentu, large cheminée en son faîte. Elle trônait au fond d'une cour encadrée par les dépendances d'une ancienne exploitation agricole. D'un côté et à l'étage, les remises, d'où devait dégueuler le foin, à la fin de l'été ; en dessous les écuries, vides depuis longtemps, mais où l'on pouvait distinguer quelques carcasses rouillées de vieux tracteurs. Les dépendances d'en face devaient contenir les cuves à vin. Le temps semblait s'être arrêté là, sous ce déluge de neige d'une autre ère.

Il frappa à la porte faute de sonnette, celle-ci grinça soudain sur ses gonds. Dans les contes d'enfants ou dans les dessins animés l'on voit apparaître, dans ces circonstances, la face ridée d'une sorcière au sourire édenté.

Tel ne fut pas le cas, bien au contraire, le visage de son hôtesse respirait une sensualité à fleur de peau, des yeux d'un vert ardent, une bouche mince que plissait un sourire exprimant la bonté et la confusion. Ses cheveux blonds et courts encadraient et rajeunissaient ses traits merveilleux de quinquagénaire, trahis par quelques ridules.

— Entrez Docteur ! Je suis confuse de vous avoir fait déplacer par ce temps. Mais ! je ne vois pas votre voiture ?

Le Docteur Simon lui expliqua sa mésaventure, la maîtresse des lieux en fut sincèrement retournée, presque au bord des larmes ; une attitude qui trahissait une profonde tristesse dans son esprit.

Manuel la suivit dans un imposant escalier austère que quelques vieilles gravures trop petites ornaient.

Il s'intéressait peu au mobilier, mais la lente ondulation des hanches de sa guide l'hypnotisait : des hanches pleines qui chapeautaient deux jambes merveilleusement musclées, moulées dans un jean serré et délavé.

Un ample pull rose à col montant cachait les autres formes. Même ses pantoufles, aux couleurs assorties au pull, qui chuchotaient à chaque pas, le plongeaient dans la rêverie.

Rien de vénal, non, le simple plaisir d'avoir vu quelque chose d'une grande esthétique et d'en être conscient.

— Je ne serais pas venu pour rien !

Pensait-il, malgré toutes les complications de cette visite.

Il ne projetait pas d'autres fantasmes. Voilà des mois que sa seule rêverie restait fixée sur une photo de Myriam à la plage, sourire figé, pose stricte, dépourvue de sensualité.

Il pénétra dans une vaste chambre où trônait un grand lit. Une vieille femme aux cheveux longs et gris attendait, les mains délicatement posées le long du corps sur un drap sans plis.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi Marianne vous a dérangé Docteur !

Dit-elle avec un regard plein de reproche à l'endroit de sa fille.

— Je n'ai plus rien, je vais très bien

Le Docteur avec un grand éclat de rire s'écria : — Et bien tant mieux ! Mais je vais quand même vous examiner histoire de ne pas avoir risqué la mort pour rien.

Et il conta avec humour ses déboires routiers, pour détendre l'atmosphère.

Sa fille s'éclipsa après avoir exhorté sa mère de « tout dire au Docteur » .

La vieille femme énuméra ses antécédents avec beaucoup de lucidité et de facilité ; ses quatre-vingt-dix ans n'avaient en rien altéré de sa vigilance, ni même de la vivacité de son regard. Des yeux verts comme sa fille, et un visage, malgré les rides, qui gardait l'empreinte indélébile de la beauté.

Le Docteur Simon posa son stéthoscope sur la poitrine de sa patiente ; d'un regard ardent, elle l'observait, détaillait ses expressions, pendant que l'objet magique courrait sur son thorax, et se glissait dans le pli de ses seins plats qui plongeaient loin sous sa chemise de nuit. Quelque part, cet œil inquisiteur gênait le médecin, il avait le sentiment, qu'il perçait ses pensées, il se sentait vulnérable, dans sa carapace de Docteur, il ne savait plus qui était le patient de l'autre. Elle le dévisagea ainsi jusqu'à la prise de tension finale, parfois avec un petit sourire bienveillant. Manuel se sentait intimidé par cette nonagénaire, dont le corps usé, gardait aussi l'empreinte d'une grâce passée.

— Alors Docteur ! Vous voyez ! Je n'ai rien !

Dit-elle triomphante.

Manuel confirma.

— Marianne est une fille très inquiète, et elle traverse une période difficile de sa vie. Elle ne sait plus très bien où elle en est. J'ai connu ça....

Ses pensées s'éclipserent un instant dans un passé vertigineux.

— Docteur j'ai souvent entendu parler de vous, on dit beaucoup de bien de vous, et de l'écoute si attentive que vous portez à vos patients, c'est ça le plus important, l'écoute....

Manuel fut vraiment flatté de ce compliment parce qu'il touchait assurément sa conviction intime sur le métier: être à l'écoute et se donner les compétences pour que cet entretien singulier médecin malade soit actif et thérapeutique ; il suivait, depuis plusieurs années, les cours d'une école de psychosomatique et un groupe Balint. Cet éloge aussi bien ciblé ne faisait que souligner l'acuité de l'intelligence de cette femme.

Elle lui prit la main en le regardant droit dans les yeux et lui dit :

— Vous rentrerez tard ce soir, j'imagine que l'on vous attend ?

Les défenses du Docteur Manuel Simon s'écroulèrent soudain, il fut pris d'une envie folle de se confier, de déverser son malheur. Elle sentit son émoi, posa une main presque juvénile et douce sur sa joue. Les lumières s'éteignirent brutalement et l'index de Juliette essuya une larme.

Marianne fit irruption dans la chambre avec une lampe de poche. La neige et le vent avaient sans doute eu raison de quelques poteaux aussi bien électriques que téléphoniques. Le retour du médecin serait impossible ce soir.

Manuel remis de ses émotions rassura Marianne sur l'état de sa mère.

Elle fondit en larmes.

— Mais je vous ai fait venir pour rien ! et vous ne pouvez plus rentrer chez vous, on va s'inquiéter. ...

— Non depuis quelque temps plus personne ne s'inquiète pour moi à la maison .

Manuel, sans détour, avait résumé en une phrase sa situation ; il avait livré un pan de son intimité à ses patients d'infortune. Marianne profita de l'obscurité pour masquer la confusion que provoquait cette confession inattendue ; sa mère avait éclairé la bougie qui trônait toujours sur sa table de nuit ; à sa lueur vacillante, il put apercevoir le beau visage plein de sympathie de la vieille femme.

Pendant que sa fille allait chercher quelques couvertures supplémentaires, Juliette dit à voix basse au docteur :

— Vous méritez d’être heureux tous les deux.  
Son regard se dirigea vers la porte de sa chambre d’où venait de sortir  
Marianne.  
Manuel resta un instant interdit, interrogateur.

## Au coin du feu

Le crépitement du feu dans l'imposante cheminée du grand salon fut une récompense méritée ; il fallut au préalable, rechercher quelques brasées de sarments et quelques vieilles souches dans la séculaire remise à la lueur d'une lampe électrique, en affrontant des bourrasques cinglantes, dans une cour où l'on s'enfonçait dans la neige, presque jusqu'aux genoux.

Si bien que Manuel et Marianne se retrouvèrent transis et trempés à grelotter devant un feu bien timide au début. Une fumée âcre faillit bientôt les chasser de la pièce.

Ces grandes cheminées séculaires ont besoin de beaucoup d'air pour respirer, ce que ne leur donnent pas les belles baies modernes, double vitrage et hermétiques. Ils durent se résoudre à laisser une fenêtre entrouverte, laissant s'engouffrer par moments des bouffées d'air froid qui venaient leur saisir le dos.

Manuel dormirait près de la cheminée, sur un petit matelas mousse de fortune. Ses habits étant trempés, Il avait enfilé un pyjama dans un coin de pénombre. Il se sentait un peu ridicule dans cet habit aux allures de tunique de bagnard, retroussé aux jambes et aux bras de dix bons centimètres. L'ex-mari de Marianne l'avait oublié dans une vieille commode. Le passé jaillit souvent des tiroirs pour faire pleurer ou faire le pitre.

La maîtresse des lieux s'était parée d'un collant de laine épousant merveilleusement ses formes.

Les yeux du Docteur Simon avaient changé d'éclat, il se sentait soudain d'une humeur euphorique.

— Votre ex-mari devait être plutôt grand. Dit-il en riant.

Oui et plutôt du genre classique !

Fit-elle avec une moue narquoise, en le scrutant de bas en haut.

Il trouvait les expressions de son hôtesse de plus en plus délicieuses. Il percevait en elle un changement d'attitude, un regard plus appuyé, plus curieux sur un visage jovial qui contrastait avec la mine triste de l'accueil.

La neige au dehors semblait se tarir lentement, mais le vent hurlait, et les cyprès du champ voisin, dont la silhouette se découpait sur le ciel opalin presque phosphorescent, ployaient sous ses assauts.

Un couple improbable se rapprochait peu à peu de l'âtre éclatant et chaud.

Un bout de saucisson, du pain et un bon vin seraient, d'un commun accord, le festin du soir. La flamme vive aux lueurs changeantes, presque cadencées, donnait à leurs visages et à leurs gestes une rigidité stroboscopique.

L'iris vert de Marianne étincelait comme le verre en cristal qui glissait sur ses lèvres.

Manuel restait troublé par le conseil chuchoté de Juliette, il y avait dans ses mots une note incantatoire, prophétique qu'il ne pût se retirer de l'esprit. Comme si l'enchaînement des événements de cette soirée était comme écrit d'avance sur une partition étrange, où se mêlaient la flamme brûlante et le gel, l'obscurité de la nuit et la luminescence des collines enneigées, comme un homme et une femme qui n'auraient jamais dû se rapprocher.

Les verres de vin réchauffèrent cette intimité forcée, jusqu'alors muette.

Marianne en vint à évoquer son passé, sa séparation.

Comment après vingt ans de vie commune et la naissance d'un garçon, elle avait réalisé peu à peu qu'elle n'aimait plus son mari, comment son quotidien devenait un enfer parce que sans amour, comment elle se voyait vieillir et voyait partir son fils devenu grand, comment Yves qui croisa son regard un dimanche d'avril lui donna l'envie folle d'aimer, comment enfin elle brisa son couple déjà moribond.

Yves ne fut qu'une parenthèse exaltante, elle se retrouva seule, abandonnée de ses amis et de son fils qui lui reprochaient son attitude.

Pierre, son mari, fut féroce dans le verbe et dans les actes, le divorce ne le fut pas moins. Elle avait tout perdu, pour avoir seulement espéré le regard amoureux d'un homme. Pierre se remit en couple six mois après son départ, et se remaria dans la foulée du divorce.

C'est dire si son chagrin fut court.

Marianne restait isolée dans le mas de sa mère depuis deux années. Elle fêterait demain ses cinquante ans.

Manuel buvait ses paroles comme le vin qui l'enivrait, il écoutait l'amer destin d'une femme qui aurait pu s'appeler Myriam.

## Soupirs et peau douce

Quand Marianne ôta son pull rose, que la laine glissa des épaules à son cou pour découvrir ses bras nus et, sous une chemise cintrée, un corps d'adolescente, Manuel resta un instant figé entre présent et passé, le temps bref d'une sensation oubliée : le désir.

Elle ne resta pas insensible à l'émotion qu'elle sentait susciter, et le pourpre soudain envahit son visage comme si elle découvrait à son hôte, les deux petits seins tendus qui ornaient toujours le buste de ses vingt ans.

La tempête s'était calmée au dehors, l'on n'entendait qu'un silence lourd, pesant . Les sons amortis dans le manteau immaculé, rendaient la nature muette. Ils observèrent un instant le spectacle du ciel gris lumineux, de l'épais linceul de velours, phosphorescent, qui surlignait le sol, de plis amples et longs. Pas de bruit, pas de mouvement, qu'un monde de rondeurs figées .

L'exiguïté de la fenêtre favorisa leur première proximité corporelle. Manuel osa une main sur l'épaule de Marianne, elle inclina sa tête dans le creux de son cou. La buée de leur souffle sur le carreau, interrompit le spectacle du dehors dans un rideau de vapeur pâle.

Leurs lèvres par hasard s'effleurèrent puis se joignirent dans un fougueux baiser. À cet instant, Manuel savait que la partition se jouait, que la prophétie de la vieille femme aux yeux verts s'accomplissait.

Quel pouvoir avait-elle ? Quel savoir ? Qui était vraiment Juliette Sarrouy ?

Que penser ensuite de cette chemise qui chuta près de la cheminée, des rires furtifs, et des longs soupirs qui suivirent ?

Seulement que l'amour de leurs cinquante ans se nourrissait de mille et une nuits d'amour dans d'autres lits . Le ballet des deux corps nus qui ne se connaissaient pas, semblait réglé par une chorégraphie de gestes et de caresses, mille fois répétées sur une autre peau. Seule leur jouissance fut singulière, plus intense que jamais.



## La prophétie

1

La nuit fut longue près du foyer, qu'une flamme éclaira longtemps, avant de s'assoupir dans un lit de braises incandescentes et rouge.

Quand le jour blafard se leva sur les collines molletonnées dans un duvet de neige, il ne restait du feu qu'une fumerole légère qui s'élevait des cendres chaudes et deux êtres nus enlacés dans une couverture. Marianne quitta les bras de son amant pour réunir ses habits et s'habiller en grelotant. Le regard de Manuel fondait sur le détail d'une fesse, la pointe d'un sein, la cambrure d'un pied, la courbe du mollet ; trop vite à son goût, ce merveilleux spectacle se couvrit de l'ample pull rose et du collant.

Manuel peina beaucoup pour ranimer le feu, puis il prit un livre au hasard dans la bibliothèque et s'installa dans un confortable fauteuil, léché par les vagues de chaleur qu'offrirent, bientôt, les flammes de la cheminée.

Marianne s'absenta pour s'occuper de sa mère, non sans avoir posé un tendre baiser sur la bouche de son docte amant. Il y avait là du rituel de tout les petits matins du monde entre deux êtres qui s'aiment déjà.

Le premier rayon de soleil eut tôt fait de liquéfier le givre des carreaux. La surface du sol irisée d'une houle de neige, épousant les formes des garrigues offrait un spectacle éblouissant. Les versants nord-ouest des collines restaient plongés dans une ombre livide et froide.

Manuel n'était pas tombé sur le livre le plus abordable : un traité de psychanalyse. Les tablettes de la bibliothèque en étaient remplies. Bien que le sujet le passionna, il n'était pas vraiment concentré sur sa lecture.

Des questions l'assaillaient : le sens de la destinée, ou plus précisément le sens de cette nuit qui débutait par une morose soirée d'hiver, dans la solitude et la rancœur et s'achevait contre le corps nu de Marianne.

Il avait effacé Myriam, de son présent. La haine, la jalousie s'était évaporée. Marianne avait pansé une blessure dont le livre qu'il feuilletait, donnait peut-être la signification. Mais suffit-il d'une affirmation, d'une clé pour percer et soigner les tortuosités du psychisme. Sans doute

---

1.<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

nécessitait-il, plutôt, un déluge de neige, les yeux verts de Marianne et quelques mots chuchotés par une lumineuse vieille femme.

Marianne interrompit ses méditations, en pénétrant dans la salle.

Elle était belle, un discret trait noir sur les yeux, les ridules voilées sous un mince fond de teint satiné, et nimbée d'un parfum suave. Son regard brillait toujours de l'éclat de ses vingt ans.

Quand elle enroula ses bras sur le cou de Manuel, Il laissa glisser le livre de sa main.

Sur le dos de l'ouvrage et sur la couverture était écrit:

TRAITE DE PSYCHANALYSE

Anna Freud — **Juliette Sarrouy**.

Dans les garrigues, le tapis spumescant et glacé se dégonfla rapidement sous l'effet de la douceur de l'air, la cour crépitait du goutte-à-goutte des eaux cristallines qui dégringolaient du toit .

L'ouvrage du blanc déluge d'une nuit se liquéfia en un jour, mais dans le cœur de deux êtres amoureux, il subsista comme un diamant pur.

FIN

## Du même auteur sur Feedbooks

1161 (2006)

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Plongez dans les beautés et horreurs du Moyen Age et des Croisades... Dans le riche pays d'Oc, le retour de vétérans croisés traumatisés par la sale guerre en Palestine.

DESSINE MOI UN FAUTEUIL AVEC DES AILES (2007)

Un dialogue sous des décombres, pour décoller.

Publié sur INLIBROVERITAS

<http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre5838.html>

CHRESTOS (2007)

Si l'histoire de Jésus n'était qu'un mythe. Est-ce pour l'avoir découvert, qu'une archéologue a disparu ? Ou bien est-ce parce qu'elle a mis à jour le plus grand réseau planétaire du crime des crimes?

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Les flammes de l'arène (2009)

L'auteur : <http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Quand les flammes de la garrigue en feu se mêlent à la rumeur de l'arène, au galop du cheval, à la rage du taureau et au vent brûlant de l'amour.

Les fesses de la faim (2009)

L'auteur : <http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

nouvelle érotico cynico satyriquo libérale  
publiée Dans le recueil Un monde pourri2

<http://www.atramenta.net/books/un-monde-pourri-tome-2/48>

Les caprices du Vidourle (2009)

L'auteur : <http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Quand l'amour se dessine, sur les berges du Vidourle, malgré ses caprices.

Il fait parler l'ombre et la lumière....

Une oeuvre touchante où Christian mêle avec talent l'humain et la beauté des lieux.....

Un style flamboyant et exigeant dont on reçoit avec force le cri de l'oublié, la souffrance de Max.....la grâce de Florence.....

Une oeuvre exceptionnelle !!!  
Merci MARTIN christian  
bruno KROL

La brise du géant (2009)  
Nouvelle.

Quand une légende des plus incroyable, se révèle, mais ne peut s'avouer. La Margeride a des secrets cachés et qui vont le rester. on se marre actualiser Rabelais, voilà qui est une bonne idée. Le texte se tient et joue la carte du "et si c'était vrai" avec bonheur.

Quetzalcoatl

Moi j'aime bien les textes fumants. Celui-là, il est tellement fort qu'il aurait même pu raconter l'exploit d'un vieux pote :  
Alexandre-Benoit Bérurier...

Guy Richart

Le parcours de l'oie Lilith (2009)

Une soirée entre amis dans une austère maison cévenole.

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>.

Pour écouter le texte: Audiocite

<http://www.audiocite.net/charme/christian-martin-le-...>

L'érotisme exige une obscénité légèrement sublimée (..)

une obscénité poétique.

BORIS VIAN

Photo couverture : [http://www.flickr.com/photos/tati\\_chilli/](http://www.flickr.com/photos/tati_chilli/)

Enquête intime pour peau lisse (2009)

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Une enquête policière où le commissaire Bakar explore chaque millimètre de peau du corps de Sonia, pendant que son mari dort dans le salon.

Le commissaire Mohamed Bakar ne fait pas son age. Il a vingts ans et il n'en parait que seize. Surdoué, il a eu son bac à treize ans et il est entré à l'école de police à seize ans. Mais la valeur n'attend pas le nombre des années surtout quand il s'agit de se pencher sur un corps... Je voulais dire se coucher sur un corps de vingts ans son aîné...

Cadavres au pied du mur (2009)

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

La première enquête du commissaire Mohamed Bakar. Le commissaire le plus jeune d'Europe!

Nîmes, en octobre de cette année-là (2009)

L'auteur: <http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Dans le tumulte de l'orage, du déluge dans une ville sinistrée, Christian MARTIN nous plonge dans le destin croisé de femmes et d'hommes aux prises avec des éléments aussi sauvages que leurs propres vies.

La légende de GOYA (2009)

Je voulais vous parler d'une légende dans un pays de cocagne où des taureaux noirs courent après des hommes en blanc.

Plongez dans l'intimité du raset, dans le berceau des cornes d'un taureau cocardier où l'homme en blanc va cueillir son trophée au péril de sa vie.

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

La traque (2010)

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Dans une Lozère perdue dans un froid digne d'un hivers canadien depuis l'arrêt du Gulf Stream, dans une France misérable plongée dans un système au délire sécuritaire, plongez dans la neige, la brume, et le blizzard pour traquer un loup. Mais le traqueur n'est peut-être pas celui que l'on pense.

CARTON ROUGE (2010)

Quand le destin s'en mêle, le supporter trinque et finit en bière.

Une nouvelle enquête du commissaire Mohamed Bakar, le plus jeune flic d'Europe en pleine Coupe du Monde.

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

---

ERNESTO (2010)

En lecture libre sur : <http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre30154.html>

2050, depuis 30 ans, l'arrêt du Gulfstream sous l'effet de la fonte des glaciers islandais et de la banquise, a soumis l'Europe à un

climat semblable au Canada. Ce cataclysme climatique modifie profondément le quotidien des citoyens européens ainsi que leur environnement politique. Des villes polluées aux campagnes oubliées, les hommes et les femmes s'adaptent ou se plient aux contraintes climatiques et aux délires sécuritaires de l'état . Après "La traque" voici le deuxième volet où l'on va pénétrer plus loin le quotidien de ce monde d'un futur proche.

Un monde aimable serait en marche.

Œuvre sous licence Art Libre

La traque : [http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre28539.html#page\\_1](http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre28539.html#page_1)

<http://guymasavi.wordpress.com/>

Lou veri du bois de Mintageau (2010)

Quand les cornes d'un gastéropode troublent le commissaire Bakar.

Ou le commissaire BAKAR enquête, sous le chant des cigales, dans un bois appelé "le bois de Mintageau".

Pour en savoir plus sur l'auteur :

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981.html>

Le signe fatal de l'Immaculée Conception (2010)

La dernière lettre de mon moulin.

La rivalité fratricide entre jésuites et capucins.

Visite présidentielle (2010)

Une enquête du commissaire Mohamed Bakar qui va voler très haut.

Plus haut tu meurs!

Vous pourrez lire les autres enquêtes du commissaire Bakar dans la collection :

<http://www.inlibroveritas.net/auteur1981-collection14.html>

Le sang des indignés (2011)

Quand la violence déferle sur les tentes d'un campement d'indignés, est-ce la fin d'une utopie pacifiste, la fin d'une rencontre improbable entre un chômeur quinquagénaire et une paumée sans âge?

Publié dans Un monde pourri 2

<http://www.atramenta.net/books/un-monde-pourri-tome-2/48>

Photo couverture

<http://www.flickr.com/photos/mrcorn/>



**[www.feedbooks.com](http://www.feedbooks.com)**  
Food for the mind